



Réunion internationale d'experts

Développement durable de la région arctique face au
changement climatique :
défis scientifiques, sociaux, culturels et éducatifs:

3-6 mars 2009, Monaco

[Discours d'ouverture du Professeur Jean Malaurie - 03 mars 2009](#)

Monseigneur, Monsieur le Directeur général de l'Unesco, mon cher ami Koïchiro Matsuura et vous, éminents savants des océans, des glaces, des roches, de l'air, et vous, très chers experts des peuples immémoriaux – Inuit, Amérindiens subarctiques, Sami, Yacoutes, Tchouktches, Nenetz – venus de si loin.

Monseigneur, il m'appartient de vous exprimer, au nom de tous les congressistes, ces quarante experts auxquels se sont joints de nombreux observateurs, notre profonde gratitude de scientifiques. Ces mots doivent être dits au seuil de nos débats qui, j'en suis sûr, seront intenses et peut-être même passionnés. Monseigneur, vous avez voulu très tôt, en regardant à l'âge de trois ans, d'un oeil intense, le portrait de votre illustre aïeul, Albert 1^{er}, explorateur des mers froides, laisser votre trace dans les pays de glace éternelle. Tel un prince Médicis, vous vous êtes déclaré ami des Arts et des Sciences, de tous les créateurs qui sont, chacun le sait, de grands solitaires et même des angoissés. Dans l'histoire, Monaco, État souverain méditerranéen, grâce à vous laissera sa marque dans la saga polaire. Ami des écologues, avec la Fondation Albert II de Monaco, vous vous préparez à être un défenseur résolu des droits des peuples premiers arctiques.

Monsieur le Directeur général de l'Unesco, je vous remercie de m'avoir permis, après ma nomination par vous-même comme Ambassadeur de bonne volonté pour les régions arctiques (domaines des sciences et de la culture), de vous avoir recommandé la tenue urgente d'un congrès arctique plaçant l'homme au coeur de nos réflexions.

La quatrième Année Polaire Internationale que j'avais ouverte en France, sous le patronage du chef de l'État, Jacques Chirac, le 8 mars 2007, dans ce prestigieux Muséum national d'histoire naturelle, d'où sont parties tant d'expéditions vers le Grand Nord - le capitaine de corvette Jules Dumont d'Urville, découvreur de la Terre Adélie le 19 janvier 1840 et du Pôle magnétique déterminé approximativement, le commandant Jean-Baptiste Charcot, capitaine du célèbre Pourquoi pas ? - a malheureusement, en privilégiant les sciences dures, quelque peu négligé les peuples du Grand Nord et leur droit à la parole.

Décentrer les civilisations a été votre grand souci lors de votre brillante direction à l'UNESCO et nous vous remercions de présider de votre personnalité éminente ce congrès que nous jugeons tous capital dans le courant des idées polaires actuelles.

Tous les peuples ont le même génie, mais pas au même moment dans leur histoire et, peut-être dans l'esprit du shintoïsme, avez-vous cru devoir privilégier les travaux sur l'immatériel, sur l'invisible, qu'un siècle de matérialisme dialectique avait tendance à nier. La pensée arctique, comme la pensée africaine, océanienne, amazonienne, amérindienne et savante, s'opposant à Durkheim et au marxisme, Roger Bastide, maître du Candomblé brésilien, fait observer que : « Ce n'est pas la morphologie sociale qui commande la religion ou qui l'explique mais au contraire, le mystique qui commande le social ». Qui sait si les peuples premiers ne sont pas le levain de l'histoire de l'humanité qui ne cesse de se construire ? Oui, nous devons nous convaincre que ces hommes du Grand Nord sont porteurs, non pas simplement d'une culture, mais d'une précieuse et fragile civilisation, d'une philosophie singulière. Il est là des trésors de pensée, d'art et de motifs de réflexion sur l'avenir de notre civilisation occidentale très menacée que l'Unesco, dès sa création, avec [Julian Huxley](#) et René Maheu, a eu la volonté de protéger et d'illustrer.

Il m'appartient, au seuil de ces débats, dans la tradition holistique de l'Unesco qui rassemble dans un même conseil les représentants des sciences dures et celles des sciences sociales et politiques, de rappeler que rien n'est plus néfaste que le compartimentage des sciences, leur jalouse volonté de spécialisation génératrice, trop souvent, d'idées fausses qui s'inscrivent dans des systèmes et des idéologies.

Premier exemple : nous sommes dans une démocratie sous le signe du libéralisme et nous sommes tous convaincus, après les funestes expériences des socialismes étatiques, que la libre concurrence et le laisser-faire permettent aux plus

forts de s'affirmer dans l'intérêt de tous et d'entraîner de la sorte le monde et les peuples dans la voie du progrès : un darwinisme social. Je veux rappeler les paroles terribles prononcées par Louis Saint-Laurent, Premier ministre fédéral du Canada, le 8 décembre 1953, au Sénat, à Ottawa : « Apparemment, mes chers collègues, nous avons administrés ces vastes espaces du Nord depuis 1877, dans un état de distraction presque continu ». Distraction presque continue qui s'est traduite par le laisser-faire accordé à une compagnie monopolistique des fourrures, la puissante Hudson Bay Company et sa dictature des prix qui dans certains secteurs a abouti à la ruine des sociétés qui ne participaient pas, pour une raison ou pour une autre, à son administration commerciale et à sa dictature économique. Laisser-faire qui s'est aussi traduit, dans les immenses territoires du nord-ouest, par une sous-administration : pas d'école publique, la pédagogie étant réservée à des écoles confessionnelles qui n'avaient pas du tout vocation à ouvrir l'esprit autochtone animiste à une philosophie indépendante. Ces grandes erreurs se sont ajoutées à des décennies de souffrances, lors des crises de la vie de chasse, de pêche, dues à des variations écologiques imprévisibles ; un cortège de privations et même de famines, dans les années d'après-guerre et jusqu'en 1958, dont j'ai eu à étudier sur place pour le ministère du Nord les funestes conséquences pour ces peuples Inuit, dans un Canada pourtant si riche et puissant.

Deuxième exemple d'idée fautive : dans un Canada qui se veut multiculturel et fédératif, il est apparu aux autorités du Nord nécessaire de « canadianiser » au plus vite les jeunes élèves analphabètes du Grand Nord. Aussi a-t-il été jugé bon, dans un esprit moderne d'immersion, de rassembler les enfants dans des internats du Sud, loin de leurs familles et l'administration s'en remettait le plus souvent à des congrégations. Je n'insiste pas sur les drames personnels qui y ont été vécus. Les protestations n'ont jamais cessé et c'est la raison pour laquelle le 11 juin 2008, le Premier ministre canadien a prononcé ces paroles terribles : « En plus d'un siècle, les pensionnats indiens ont séparé plus de 150 000 enfants autochtones de leur famille et de leur communauté. (...) Au nom du gouvernement du Canada et de tous les Canadiens et Canadiennes, je me lève devant vous pour présenter nos excuses aux peuples autochtones pour le rôle joué par le Canada dans les pensionnats pour Indiens. »

Dans l'histoire coloniale, de la Grande-Bretagne, de la France, de la Hollande, les rencontres avec les peuples autochtones ont été trop souvent malheureuses et irréfléchies. Que l'on ne voit pas en ces évocations des pensées volontairement

désagréables à l'égard de telle ou telle nation souveraine. Nous savons tous quelles ont été les réactions rapides de cette grande nation démocratique qu'est le Canada et nous savons avec quelle hauteur, générosité et détermination ont été créés par Ottawa les territoires autonomes et prometteurs de Nunavut et de Nunavik.

Troisième exemple d'idée fautive : il doit être rappelé que notre conférence risque d'être habitée par ces tensions juridiques et militaires qui ne cessent de s'aggraver au sommet du monde. Elles concernent le droit de la mer dans l'océan glacial. Rien ne serait plus néfaste qu'une guerre froide, au moment même où nous affrontons une crise climatique majeure et je voudrais rappeler que les premières victimes de tels conflits sont les autochtones. En 1951, une tension grave opposa au cours de la Guerre froide le monde libre au monde soviétique. Sous l'égide des Nations Unies, il est apparu nécessaire d'organiser aux hautes latitudes la défense du monde libre. J'évoque la Dew Line. J'ai été le seul témoin étranger d'une de ces opérations qui s'est faite dans le mépris absolu des peuples du Grand Nord groenlandais, les Inughuit, qui de temps immémorial habitent ces territoires. En juin 1951, j'étais, en tant qu'hôte depuis une année des Inuit, présent en baie de l'Étoile Polaire, dans le nord-ouest du Groenland, lors de cette puissante opération qui a abouti, par voie aérienne d'abord, puis par une action navale de 100 navires, à la création d'une base pour avions porteurs de bombes nucléaires. Cette base n'était pas autorisée par le peuple inuit de Thulé auquel aucune demande d'autorisation n'avait été présentée et un cinquième du territoire a été impérieusement exproprié. Thulé est dans un esprit apollinien le pays des Hyperboréens. C'est un des mythes les plus sacrés pour toute la philosophie occidentale, de Platon à Nietzsche et à Hölderlin. Ce haut lieu mythique a été violé. La réponse à ce viol luciférien a été terrible : le 29 janvier 1968, un B52 s'est écrasé en pleine nuit polaire, par des températures très basses, avec quatre bombes H dont trois se sont pulvérisées dans les eaux, contaminant à jamais ces mers virginales, l'une restant toujours introuvable, sous les glaces.

L'univers est face à un péril majeur, le dérèglement climatique : le réchauffement est une réalité ; par-delà toutes les controverses d'école, ce réchauffement relève de l'activité humaine. Si l'exploitation pétrolière et gazière, projetée à la suite du déglacement des mers, n'est pas régulée, cette activité industrielle et navale ne peut qu'aggraver les effets du réchauffement climatique : fonte accélérée des glaciers, la montée universelle des eaux, des tsunamis et des

tremblements de terre, toujours consécutifs aux grands ébranlements de la nature. Face à ces périls, il y a naturellement les nations souveraines. Nous, experts indépendants, nous cherchons à conseiller au plus juste les gouvernements avec leurs logiques, mais il nous appartient aussi de donner des orientations aux malheureuses victimes de cette catastrophe programmée, les peuples circumpolaires qui de temps immémorial habitent ces territoires. Il nous appartient de rappeler qu'ils ont leur mot à dire.

Dans cet immense théâtre arctique, sans aucun doute se distingue la grande île polaire : le Groenland. Grande comme cinq fois la France, elle a un destin géopolitique particulier. Grâce à une sage administration danoise, pendant deux siècles et demi, un Groenland groenlandais a été construit, une langue a été préservée, un patrimoine assuré, des cadres solidement formés au sein d'une administration régulière dotée de moyens modernes. Oui, le Groenland est appelé à être la première nation inuit et tout laisse penser, à la suite d'un référendum récent pour une « autonomie renforcée », que le Groenland s'engage à grands pas vers une forme d'indépendance. Nuuk, capitale du Groenland, se révèle ainsi, de par la géographie et l'histoire, comme le carrefour des peuples circumpolaires. Et nous devons, dans nos réflexions, particulièrement nous reporter à la politique qui a été suivie par cette jeune nation qui, depuis cinquante ans, a adopté un modèle postcolonial prudent et pacifique ; je veux saluer, avec vous, à cette occasion, deux personnalités éminentes présentes ici : le premier Premier ministre du Groenland qui, pas à pas, a négocié avec Copenhague l'autonomie de la grande île, Jonathan Motzfeldt et aussi Aqaluk Lynge, un très cher et ancien ami, le Président de l'Inuit Circumpolar Conference (ICC) groenlandais.

Nous discernons mieux désormais ce qui menace particulièrement les grandes nations autochtones émergentes. L'expérience des grandes réserves indiennes est dans nos mémoires. Et nous savons aussi, si nous nous reportons à d'autres régions du globe, les dangers des dérives du capitalisme financier. Tout laisse penser qu'il faut, dans cet Arctique, désert de glace et de toundra, le dernier désert de notre hémisphère, qu'une place soit donnée à l'imagination créatrice des technologues pour inventer une économie verte, avec des technologies de pointe, des architectures futuristes ; bref, une économie utile non seulement pour ces peuples du Nord mais pour tout l'univers. Sans aucun doute, le développement durable de l'Arctique est-il l'un des plus grands défis offerts aux Nations Unies, à tous les organismes qui y sont liés, à toutes les

Académies des sciences et des universités des grands pays souverains comme les États-Unis d'Amérique, le Canada, les nations scandinaves, la Russie, mais aussi les grandes nations du monde entier, comme celles de l'Union Européenne, du Japon, de la Chine, qui sont appelées à concourir pour réfléchir à comment mettre la science et la technologie au service d'un développement durable dans un esprit futuriste. Tel est le défi : développer la nature, mais aussi la protéger, sans jamais oublier les peuples traditionnels qui l'habitent auxquels s'ajoutent des groupes immigrés toujours plus nombreux qui constituent un nouveau peuple du Nord.

Permettez-moi d'évoquer un très original Institut Polaire récemment créé à Uummanaq, au Groenland. Cet Institut cherche à associer dans la formation d'une jeune élite de pointe, venue de tout le Groenland, la tradition de chasse et de pêche à la plus moderne des technologies – informatique, biologie animale et végétale, économie, droit, cinéma ... -, mais aussi de lancer un programme de tutorat appelé à parfaire leur éducation de ces jeunes élites pendant six mois à un an dans les grands pays européens et aux États-Unis. Je salue également l'Académie Polaire d'État à Saint-Pétersbourg, créée sous le Président Gorbatchev, à l'initiative de l'académicien Dimitri Likhatchev. J'en suis l'un des cofondateurs et le Président d'honneur à vie des 1600 élèves aussi bien autochtones que russes. Tout certes n'est pas parfait, mais elle a le mérite d'exister. Je salue également l'Université des universités arctiques à Rovaniemi et, au Canada, University of the Arctic. Partout les initiatives se multiplient. J'indique les travaux intenses des commissions de l'ICC, les enquêtes de pointe assurées par les Sami, les Indiens subarctiques d'Amérique, notamment les Dénés, et les Cree du nord Québec, qui sont autant de leçons pour nous, Occidentaux. L'Unesco a cet immense mérite d'être à l'écoute des plus grands savants, mais aussi dans les pays émergents à l'écoute des peuples autochtones, représentés par leurs experts qui cherchent par tous les moyens à faire connaître les vœux de ce million d'hommes et de femmes qui ont, dans l'espace circumpolaire, subi pendant quarante ans un des chocs de civilisation les plus brutaux de l'histoire.

J'appartiens à une famille d'esprits libres qui n'a jamais cherché à dissimuler les parts d'ombres dans l'histoire de la civilisation occidentale. Il était donc nécessaire, Mesdames et Messieurs, au seuil de notre rencontre, de mettre le doigt sur les faiblesses et les fautes du colonialisme. Comment taire le taux élevé de suicide que continue à subir l'Arctique – un des plus élevés au monde - et qui témoigne que les

jeunes adolescents veulent, dans le cadre du progrès, une autre forme de société ? C'est tout à la fois une réponse philosophique et politique : un non catégorique. Des ados dans les villes arctiques sont trop souvent à la dérive. Alcoolisme, drogue sont des fléaux sur lesquels nous ne pouvons pas ne pas réfléchir. Mais il ne faut pas non plus ne pas insister sur les immenses apports positifs de l'Occident qui ouvrent, avec des administrateurs dévoués et de talent, ces sociétés et civilisations à des pensées de progrès, à des technologies de pointe, à la médecine et à tous les leviers qu'offre la science. Nous devons repérer ce qui a été positif dans l'administration de ces peuples et réfléchir ensemble à ce qui doit être généralisé.

L'histoire des hommes est tragique et il nous appartient qu'elle ne soit pas mortelle, non seulement pour ces peuples, mais pour nous qui précipitons la destruction de la nature. Toute histoire a ses cimetières et c'est dans le malheur qu'une nation se construit. Aussi, je tiens à rappeler, et c'est de mon devoir, que si nous nous inscrivons tous pour la biodiversité qui est une évidence, que la maîtrise du climat est une ardente obligation, je rappelle aussi que le multiculturel est une urgence et que, si pour l'un on doit répondre par l'affirmation, pour la défense du climat par une mobilisation générale et pour le multiculturel, on doit répondre par une double affirmation.

Tout commence en effet et s'achève avec l'homme, rappelle mon maître et ami Fernand Braudel. Les peuples du Nord viennent d'un temps si lointain où ils étaient hybrides, en symbiose avec l'animal et avec cette nature dont ils sont les fils ; et avant Darwin, ils nous établissent, par leurs mythes, par leurs rites, par ce chamanisme qu'ils ont vécu dans un transformisme assumé, qu'il est au-dessus de nous un empire des esprits. Depuis la Préhistoire, au cours de sa lente hominisation, l'homme s'est interrogé sur la mort et cette interrogation est sans fin. Les peuples premiers, qu'avec élégance, nos amis Russes appellent les peuples racines, témoignent d'une philosophie animiste qui pourrait se résumer dans cette pensée de Spinoza : « La nature, toute la nature, rien que la nature ! ». Mais au terme de cette lente évolution, ils se posent, tous les jours, cette question : pourquoi l'homme est-il le projet de la nature et quel est donc le mystère que recèle sa création ?

Tout doit concourir dans ce monde moderne à un dialogue entre les cultures. Nos musées ne doivent pas être seulement des cimetières des civilisations dites du passé, mais des espaces vivants où l'on réfléchit sur les philosophies et les pensées qui sont au coeur d'un art qui stupéfie l'homme du XXI^e siècle. Ce million d'hommes

et de femmes, ces cinquante groupes humains sont vivants, bien vivants et ils veulent inventer à leur rythme et avec leur pensée, leur entrée dans le XXI^e siècle, dans une volonté résolue de s'inscrire dans l'histoire. Qui plus est, ils veulent rappeler à l'Occident que la Sagesse doit prévaloir et qu'ils sont habités par une extrême inquiétude devant les orientations de l'industrie moderne qu'ils jugent très souvent déraisonnables pour l'équilibre de la nature. Ces hommes évangélisés, violentés par des régimes athées, bousculés par des économies mercantiles, menacés, comme les Sami de Scandinavie, par le nuage de Tchernobyl ont résisté, envers et contre tout, contre le matérialisme dialectique qui nie le sacré, mais aussi contre les religions qui veulent considérer leur philosophie comme des expressions d'ignorance de peuples en arrière de l'histoire. C'est l'honneur de l'Unesco, je le rappelle, d'avoir engagé une réflexion si vaste sur l'immatériel et le monde de l'invisible.

Mes derniers mots sont pour réfléchir à quelques uns des problèmes qui pourraient être négligés, comme paraissant ne pas relever de notre compétence. Le premier de ces problèmes relève, je dirais, de l'histoire. L'Arctique n'est plus seulement le théâtre de l'exploration. Il était un temps où l'homme de science partait vers le Pôle pour le découvrir et l'étudier ; aujourd'hui c'est pour le conquérir, l'exploiter et le coloniser.

Et l'un des plus graves problèmes qui menace ces peuples autochtones, c'est probablement ce qui fait la force de ces espaces : leur richesse pétrolière et gazière qui a pour corollaire une immigration massive venue du sud. Ces espaces sont riches de minerais, de pétrole, de gaz ; ils sont sur la voie des grandes routes de shipping de demain : grâce au réchauffement climatique, la route du nord sibérien rendant plus courtes les communications entre les grands ports de l'ouest européen, comme Hambourg, Le Havre, Londres et Yokohama, Shanghai ou Hong Kong et il en est de même pour le passage du nord-ouest canadien, mettant en communication plus rapide l'Atlantique et le Pacifique. Cette immigration massive, déjà considérable en Alaska, dans le nord de la Scandinavie et en Russie, risque de submerger les populations autochtones, si protégées soient-elles par les lois, comme à Nunavut et Nunavik. Que faire ? C'est peut-être, avec le réchauffement du climat, un des problèmes majeurs auxquels notre conférence est confrontée.

Deuxième autre problème : ce sont les tensions politiques. Nous appartenons, avec l'Unesco qui est l'organisme hôte, à une des agences des Nations Unies. Nous

autres, hommes de ma génération, avons connu la guerre. Pendant que nous combattions avec mes camarades résistants, nous espérions avec tant de ferveur ce temps que nous souhaitions voir venir, après les horreurs du nazisme : la paix. Douce et heureuse paix ! Soixante-quatre années de miracle. Il nous appartient de la protéger ; elle est toujours menacée. Et comment oublier que l'océan glacial fait l'objet, déjà, de rivalités entre l'Ouest et l'Est et avec les interrogations du Japon et de la Chine. Nous ne pouvons ignorer ces tensions entre les États souverains, soucieux de voir inscrits par un accord les droits de la mer, propres à chacun des riverains, mais aussi du droit international dans cet océan glacial.

Il est important de réfléchir dans ces tensions entre nations souveraines qu'il est une troisième force : la Terre-Mère et par voie de conséquence les peuples autochtones qui ont toujours été écologiquement et spirituellement liés à la nature. Oui, il est important de méditer durant toutes ces journées aux périls dramatiques que cette Terre-Mère est en train de courir. L'orgueil de la connaissance peut gravement affecter les équilibres terrestres et marins. La Nature est notre arbitre suprême. Il est capital de rappeler que c'est la nature qui est notre maître.

Sa Sainteté Bartholomé 1^{er}, Patriarche oecuménique de Constantinople, au retour d'Amazonie, a déclaré lors de la Conférence pour une gouvernance écologique mondiale : "Citoyens de la terre", tenue au Palais de l'Élysée à Paris les 2 et 3 février 2007, qu'il restait beaucoup à apprendre pour les peuples chrétiens de la part des peuples animistes. En survolant l'Amazonie, en survolant ses forêts, en se préparant à parcourir et à survoler le Groenland, il s'est interrogé quant à la traduction la Genèse. Ces paroles sacrées ont-elles été bien traduites, non dans leur lettre, mais dans leur esprit caché ? Elles sont à repenser selon cette célèbre expression talmudique qui consiste à opposer à une question une autre question.

Non, l'homme n'est pas sur Terre pour domestiquer la nature, mais pour la respecter.

Merci.